

CROQUIS DE PALESTINE.

Ce que l'on voit de la montagne des Oliviers.



OMME nous arrivions au haut de la montagne des Oliviers, nous apparurent les monts de Moab. C'était encore à l'heure du soleil ardent, de la lumière intense, dévorante, tant elle fouille les moindres recoins de ce vaste horizon. Les hauteurs de Moab sont à plusieurs journées, et je pensais, devant le mirage de leur éclatante netteté, pouvoir les atteindre en une soirée. Elles s'étendent en une longue chaîne dont nous ne voyons les extrémités ni à notre droite ni à notre gauche : infiniment le regard et suit la ligne uniforme et les teintes continues, jusqu'à ce que cette ligne et ces teintes se perdent dans quelque chose de flou où tout s'estompe, azur du ciel, azur des montagnes, et la lumière d'or et les vagues verdures des fonds de vallées.

Au pied des monts, un coin bleu foncé ; c'est la mer morte qui dort tranquille. Elle est gracieuse, pour morte qu'elle est : à l'ombre des hauteurs qui veillent sur son repos, elle assombrit ses eaux, mais rien de sauvage dans son aspect ; on dirait plutôt quelque mollesse ou quelque langueur à la voir s'étendre et se prolonger comme pour atteindre le Jourdain, l'attirer à elle. Le Jourdain, c'est cette ligne un peu sombre que l'on distingue à peine, dissimulée dans les replis de la vallée.

Mais, malgré qu'on en ait, le regard se relève toujours et il s'attache, sans la vouloir quitter, sur la grande montagne, barrière de l'horizon. Comment peut-elle être si bleue qu'on dirait voir le ciel se déteindre sur elle ? Comment peut-elle être aussi d'or, telle qu'on la croirait habillée de soleil ? Et c'est vrai que le soleil l'habille, car elle est nue et si nous n'étions bien loin, elle nous paraîtrait sans doute affreusement sauvage, et abrupte, et rude à voir ; on dirait que le jour qui la baigne en noie les aspérités et les fonds.

A l'aquarelle il ne faudroit que deux ou trois couleurs légèrement jetées, pour faire vivre à nos yeux ce